



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

LÉONTINE était enrhumée ; des veilles, des plaisirs, l'imprudence, compagne ordinaire de la jeunesse, avaient causé cette indisposition ; j'allai la voir : je la trouvai couchée ; elle me tendit la main en souriant, et une petite toux vint interrompre les paroles qu'elle m'adressait. Quoiqu'elle se plaignît beaucoup, je m'aperçus que ses souffrances n'avaient



rien ôté à l'empire de la coquetterie : Léontine se regardait souvent dans une glace placée au fond de son alcove, arrangeait quelques plis de son foulard, et me demandait si sa couleur lui séyait bien; puis, mettant une main sur sa poitrine, buvait un peu d'une boisson pectorale.

La femme de chambre entra, et demanda si sa maîtresse pouvait recevoir son médecin. Un homme fort jeune; mais qui avait imprimé à ses traits une sorte de gravité, entra; il s'approche de Léontine, écoute attentivement tous les détails qu'elle lui donne, prend la jolie main qu'on lui présente, et demeure quelques momens dans une profonde méditation, ses yeux attachés sur un bras fait pour servir de modèle, et que la manche de la camisole, un peu relevée, lui permettait de voir. La profession de médecin est dangereuse, pensai-je, et le jeune docteur pourrait bien, près de sa belle malade, perdre une partie de sa gravité.

Il termina enfin sa consultation, et écrivit une multitude de petites phrases détachées; je fus tentée de croire qu'il savait parler un langage plus doux que celui d'Esculape, et que son ordonnance n'était pas d'un genre propre à calmer sa malade: je me trompais. Il se leva, et je vis toute une page consacrée à guérir un rhume. « M^{me} de Staël, dis-je en souriant, n'apportait pas tant de soins à sa santé quand Lucine la réclamait. — Comment cela? me dit Léontine. — Le vicomte de T***, homme de lettres, repris-je, était reçu intimement chez M^{me} de Staël: un matin, il va chez elle; on lui dit qu'elle est accouchée dans la nuit: il va pour se retirer; mais elle apprend que c'est lui, et ordonne qu'on le fasse entrer. Il demeure frappé d'étonnement, en ne voyant aucun vestige de ces soins qu'on prodigue à une femme en cet état: près d'elle un breuvage salulaire n'a même pas été placé. Il s'approche de son lit, s'informe de sa santé avec précaution. — Cela fait un peu de mal, répond-elle vivement, et changeant aussitôt de conversation, entame un autre sujet; alors elle déploie toutes les ressources de son esprit: ses pensées ont gardé la même profondeur; ses expressions ont conservé toute leur énergie, et cette femme extraordinaire augmente dans cette matinée l'admiration que M. de T*** avait déjà conçue pour elle. » Léontine écoutait avec un tel enthousiasme, que son rhume fut un instant oublié. L'in-

fluence d'un souvenir de M^{me} de Staël avait effacé tout autre intérêt, et j'eus quelque plaisir à lui voir presque dédaigner le joli bonnet en point d'Angleterre qu'on lui apporta pour sa toilette du matin, le peignoir en mousseline bleue brodée en blanc, les petites pantoufles en cachemire bleu, et jusqu'au schall en crêpe de Chine brodé, qui, roulé autour du cou, complète ordinairement le premier négligé d'une élégante.

— Les bijoux ont perdu un peu de leur faveur depuis quelque tems. On voit porter aujourd'hui peu de bracelets, à moins d'être en grande toilette. Les châtelaines paraissent devoir moins convenir aux costumes d'été. Une clef d'or, attachée à la chaîne du cou, est ce que l'on remarque de mieux adopté. Une nouvelle mode cependant, qui est pleine d'originalité et de gentillesse, est celle de petits flacons en émail de la forme d'une montre, attachés par une jolie chaîne à un anneau que l'on passe au doigt au-dessus du gant; ce petit flacon, qui s'échappe, se reprend, retombe encore et reste toujours suspendu au doigt, est une espèce de joli joujou qui peut servir de maintien et remplacer, dans l'été, le rôle que les éventails jouent si souvent en hiver.

— Bien que pour hâter peut-être la fin du règne des manches larges, on leur ait donné le surnom de *manches à l'imbécille*, il serait impossible de ne pas convenir qu'elles sont toujours très-généralement adoptées; cependant, une nouvelle forme dont nous avons déjà parlé commence à s'adopter; elle présente une amadis très-serrée depuis le coude jusqu'au poignet, tandis que la manche du haut, qui est extrêmement large, retombe sur le coude, où elle forme une espèce de manchette.

— On commence à employer des franges pour des garnitures de tous genres. Au-dessus d'un grand ourlet, nous avons vu des pointes retombantes entourées de franges, qui produisaient un effet charmant.

— Sous les garnitures plissées que l'on porte autour du cou, on passe toujours des colliers dits *à la fiancée*; ce sont deux pointes de foulard ou de gros de Naples de deux couleurs différentes, qui se croisent sous un coulant.

— Les batistes de laine s'emploient dans tous les genres de toilette; on les brode en couleur.

— Les broderies de laine cachemire nuancée, sur la batiste d'écosse blanche, forment les plus jolies robes que l'on aperçoit au Bois.

LES DIX MÉLANGES,

PAR M. DE CHATEAUNEUF*.

M. de Chateaufneuf publie sous ce titre une suite de brochures qui contiennent des morceaux de plusieurs genres : on y trouve des notices curieuses sur les grandes familles de France, sur les hommes de lettres réfugiés à Londres de 1750 à 1829, sur les noms historiques de l'armée, et des fragmens traduits du théâtre anglais. Comme on le voit, une grande variété de sujets compose ce recueil : la lecture en est amusante, le récit rapide et animé, le style original et pittoresque. M. de Chateaufneuf a déjà écrit l'*Histoire des Grands Capitaines*, celle du *Régent Philippe d'Orléans*; il a vécu longtemps en Angleterre, et des souvenirs personnels viennent donner de la vie et de l'intérêt à son érudition.

Nous avons remarqué, dans le troisième cahier maintenant sous nos yeux, des détails fort curieux sur la famille des Montmorency, sur celle des Custine et des Sabran, et sur d'autres également anciennes et illustres. Quelques-unes de nos lectrices connaissent peut-être déjà le dévouement de la vicomtesse de Custine à l'époque de la terreur, nous nous plaisons cependant à reproduire le récit que M^r de Chateaufneuf en fait dans ses Mélanges :

« Delphine de Sabran, fille de l'intrépide marin, avait épousé le vicomte de Custine, ambassadeur à Berlin, fils du vainqueur de Mayence. Un revers qui n'était pas son ouvrage, livra à un infâme tribunal le général Custine, avec ce fils, jeune homme accompli. Delphine fut la seule de la famille qui osa implorer les juges. Vains secours de l'innocence et de la beauté ! cette jeune épouse, impatiente et courageuse, devançait le jour au palais ; triste et voilée, elle attendait sous ces voûtes sombres que le bruit des gonds l'avertit du passage de la prison à la salle des jugemens de mort. Elle suivait son père dans un morne silence ; assise au pied de l'escabelle, elle

* A Paris, chez Ponthieu, Libraire, et au Cercle Littéraire, n° 88, au Palais-Royal, et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis.





Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de paille de riz orné d'une plume Boa. Robe de gros de Naples par M.^{me}
 Huchet. Canesau de tulle. Des magasins de M.^{me} Malette rue de Rivoli N.º 34.

levait vers lui des yeux mouillés de larmes. Lorsque l'interrogatoire était suspendu, plus mourante que lui, elle le consolait par un espoir qu'elle cherchait en vain dans le fond de son cœur. A peine s'arrachait-il à ses embrassements, qu'elle allait, dans une autre prison, déposer dans le sein d'un époux, ses larmes pour les jours de son père. Elle était la seule qui leur rendit des devoirs si touchans ; la terreur avait fait taire le sang et glacé l'amitié. Je m'arrête »

« Delphine se vit condamnée à de plus cruelles douleurs que la prison et la mort. Mère désolée, elle fut séparée de son fils au berceau. La poésie, l'éloquence et l'histoire ont célébré son dévouement sublime. M^{me} Necker, alors loin de la France agitée, écrivait : O Delphine ! gloire de votre sexe, je baise les traces de vos pas, je les couvre de fleurs, jusqu'à la porte de cette prison que vos larmes font ouvrir chaque jour. Puisse le charme de vos vertus, pareil à celui de la lyre d'Orphée, fléchir les arbitres de la mort, et présenter une raison plus touchante que toutes les autres, en faveur de l'indissolubilité du mariage. »

Vers la même époque, le dernier comte de Laugier périt aussi sur l'échafaud. Nous empruntons encore à M. de Chateauneuf quelques détails sur sa fin :

« Le dernier comte de Laugier, fuyant les échafauds dressés en Lorraine, et près de se réunir à sa femme et à son fils en Allemagne, eut le malheur d'être arrêté à l'extrême frontière (1793) ; ramené à Nancy, il fut jugé. A son retour dans la prison, M^{me} de la S*** lui dit : Vous êtes condamné à la déportation, je gage ? Le comte répondit : A la déportation pour l'autre monde, et, se tournant vers les autres dames : Vous savez, continua-t-il, qu'on n'abandonne pas un malade à l'agonie ; dinons. Il avait quatre-vingts ans. Il mangea comme à son ordinaire, prit du café et refusa de l'eau-de-vie, disant : C'est un cordial, et, avec du courage, on n'en a pas besoin pour mourir. Il pria M^{me} de la S*** de couper ses cheveux blancs, prit le vêtement en lambeaux d'un pauvre prisonnier, et lui donna le sien ; lorsque le confesseur se présenta : Vous avez fait aux ennemis du roi, dit-il, un serment qui me fait adopter l'ancien adage que la meilleure confession est celle qu'on fait à Dieu. Malgré le poids de son âge, il monta d'un pas ferme sur l'échafaud, et, regardant le ciel, il dit au

bourreau : Tu vois combien je suis vieux ; dans une minute , mon ame te remerciera d'avoir hâté son bonheur éternel. »

Les documens fournis par l'auteur sur les familles nobles , sont écrits avec beaucoup d'impartialité ; il rappelle ces mots du chevalier de Jaucourt : « Vous êtes sûr de trouver en tête des arbres généalogiques un grand ministre d'état ou un célèbre militaire ; l'honnête artisan qui a donné naissance à ce premier personnage en est retranché. » On sait , ajoute M. de Chateauneuf , que M^{me} de Sévigné , malgré sa raison , fut en extase devant sa généalogie , que le comte de Bussy , son cousin , avait fort enjolivée : « Comment , lui écrivit-elle , notre premier aïeul illustre il y a six cents ans , et déjà grand seigneur ! »

Quelques scènes traduites d'une comédie de Congreve , terminent le troisième cahier des *Dix Mélanges*. Elles sont bien propres à donner une idée de la licence du théâtre anglais. Il est impossible de concevoir que des spectateurs consentent à voir représenter devant eux des situations aussi lestes , pour ne pas dire plus. Plusieurs de nos vaudevillistes les plus grivois se trouveront bien purs auprès de cette gaité britannique ; il ne faut pas pourtant qu'ils prennent cet échantillon pour un modèle à suivre , et nous avouerons qu'à notre avis , M. de Chateauneuf aurait mieux fait de ne point publier ce morceau. Il est assez inutile de reproduire les désordres de la scène anglaise , même en les désapprouvant , et les choses immorales doivent toujours déplaire , même quand elles feraient rire aux éclats les bons habitans de la cité. A part cette critique nous terminons en répétant que la lecture des *Dix Mélanges* est instructive et amusante.

M É L A N G E S.

GAITÉ. — *Les Compagnons du chêne* ont été fort mal accueillis par le public ; cependant l'administration n'a pas épargné les frais pour satisfaire les yeux par de brillans décors , et les auteurs n'ont pas à se reprocher de n'avoir pas sacrifié au goût du jour , car les trois actes de l'ouvrage ne voyent pas périr moins de six personnages , et le dernier se termine par un enterrement. Malgré tant de titres à la bienveillance des amateurs du mélodrame , ceux-ci se sont obstinés à ne voir

dans les *Compagnons du chêne* qu'un salmis de situations rebattues, et un style qui semblait avoir été calqué sur celui du *Retour du Croisé*, et des plus célèbres parodies des chefs-d'œuvre du boulevard du crime.

— LE JARDIN DE TIVOLI verra cette année, nous n'en doutons pas, la foule élégante venir récompenser les soins que M. Robertson ne cesse de prodiguer pour en faire un véritable lieu de délices. Tout ce qui peut contribuer à rendre agréable et piquante une fête d'été s'y trouve rassemblé avec profusion. Aux allées étincelantes d'illuminations succèdent des sentiers délicieusement indiqués pour des feux mystérieux. Des orchestres ingénieusement disposés font entendre, à chaque instant, une suave harmonie, à laquelle succède bientôt les joyeux accords de la danse. Les courses en char et en voiture, les tours de physique, les scènes d'optique, les théâtres de funambules et de scènes divertissantes, une foule de jeux enfin dont l'énumération serait trop longue à faire, sont, vers la fin de la soirée, interrompus par un feu d'artifice dont la magnificence doit faire passer en fumée la majeure partie de la recette. Espérons qu'une vogue si bien méritée, récompensera le désintéressement du directeur de cet établissement qui, jusqu'à ce jour, a paru plus occupé des plaisirs du public que de ses propres intérêts.

— Déjà nous avons dit que les hautes murailles du sérail n'avaient pu en défendre l'entrée à notre *Petit Courrier des Modes*, et que nous comptons les dames du harem impérial au nombre de nos plus fidèles abonnées. Nous ne trouverons sans doute plus d'incrédules, aujourd'hui que tous les journaux proclament la nouvelle victoire que le Sultan vient de remporter sur les préjugés musulmans : le digne successeur de Bajazet a voulu que les femmes turques ne fussent plus désormais renfermées, et, au grand étonnement des croyans, qui ne pouvaient en croire leurs yeux, on a vu les dames du harem impérial, et les femmes des ministres, paraître en public avec des gants de France et des corsets parisiens. Le Sultan a passé la revue de ses troupes accompagné de la Sultane favorite, qui portait sur la tête un simple voile très-clair.

— Voici comment un homme du monde se présentait dans un salon il y a cinquante ans. C'est une comtesse qui parle :

« Un grand coup de sifflet frappe mon oreille. On annonce le beau, le charmant Damis; il entre, escorté de tous ses appas, salue de l'épaule, ou s' imagine avoir salué; il franchit le cercle; ses premiers regards sont pour le miroir. Content de sa parure, il tourne le dos à la cheminée, tantôt un pied, tantôt l'autre en l'air. Ses yeux font la ronde; cela veut dire: Mesdames, regardez-moi, je suis le plus joli cavalier de France. Il se penche vers l'une, sourit à l'autre, prend un éventail, en badine, puis regarde à sa montre, part comme un éclair, vole à l'Opéra, peut-être aux Français. Je ne lui donne qu'un quart d'heure pour faire tout cela. » Ne dirait-on pas que ce portrait appartient au dix-neuvième siècle?

ANNONCES.

— GYMNASTIQUE DES JEUNES GENS, ou *Traité élémentaire des différens exercices propres à fortifier le corps, à entretenir la santé et à préparer un bon tempérament*. Deuxième édition. 1 vol. in-18, orné de 33 planches, 2 fr. 50 c.

— L'ART DU TAUPIER, ou *Méthode amusante et infailible pour prendre les Taupes*, par M. DRALET; ouvrage publié par ordre du gouvernement. Quinzième édition, corrigée et augmentée. Paris 1829. 1 vol. in-12, avec planche gravée. 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

.... Aussi, n'est-ce qu'après vingt ans d'un travail assidu, que le sieur Aurignac est parvenu à savoir prendre en vie, dans une matinée, toutes les taupes d'un héritage.... Page 8.

A Paris, chez Audot, Libraire, rue des Maçons-Sorbonne, n° 11, et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis.

— On trouve à la Pharmacie *rue du Roule*, N° 11, près celle de la *Monnaie*, l'excellent SIROP RAFRAICHISSANT d'oranges rouges et d'oranges douces. Prix: ¼ fr. 50 c. la bouteille, et 2 fr. 25 c. la demi-bouteille.

A ce Numéro est jointe la planche 644.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.